



Creative Work

Cyprès de mon cœur

Charlotte Tamisier*

Note de l'auteurice

Cette nouvelle est le fruit d'un projet de recherche-crédation mené dans le cadre d'une étude sur le potentiel transformateur de l'écriture de fictions centrées sur la nature.¹ Elle a été écrite à partir du sujet du concours de nouvelles lancé par ATD Quart Monde en 2024.

* * *

Cyprès de mon cœur

Léon marchait depuis quelques heures le long de l'ancienne autoroute et suivait patiemment le chemin des bousiers. Il aimait suivre leurs traces et s'immiscer dans la cartographie miniature que formaient leurs multiples déplacements. Il aurait aimé se glisser sous leur carapace, un instant, pour voir ce que cela faisait d'arpenter le territoire à même le sol et la poussière. Au lieu de ça, il se retrouvait bipède, la gueule en l'air. Les bousiers rêvaient-ils d'être à sa place ? Rêvaient-ils tout court ?

Comme un éclair, Moïa surgit d'un sentier et coupa court à ses pensées.

- Encore crevé ? lui demanda la jeune femme.

Léon fit une moue résignée. « *Oui, encore* ». Chaque semaine, c'était la même histoire. Pour se rendre au village, Léon embarquait fièrement sur son vélo, un vieux modèle des années 2020, réparé par ses soins, et *petite reine* finissait par lâcher. Alors, Moïa, qui empruntait le même chemin, s'amusait du spectacle et l'invitait à grimper sur son deux-roues de compète. « *Dépêche, on va être en retard.* » Pour rien au monde, elle n'aurait raté le retour de Geneviève

* Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France | Centre d'Ecologie et des Sciences de la Conservation (CESCO), Muséum national d'Histoire naturelle, Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), Sorbonne Université, France. Email : c.tamisier@outlook.fr

¹ Les résultats de cette étude sont publiés dans l'édition 2026 de la revue *Language & Ecology* : Le potentiel transformateur de l'écriture de fictions centrées sur la nature (Tamisier et Prévot, 2026).

ce soir. La septuagénaire avait quitté la vallée il y a quelques semaines pour revoir les terres de son enfance. Elle avait promis à tous d'en faire le récit lors de l'assemblée citoyenne du lundi. Bien sûr, il était question de vie publique, de débats et de problèmes collectifs, mais cette réunion hebdomadaire laissait toujours la place aux récits intimes. C'était une règle d'or de ce nouveau vivre ensemble.

Geneviève n'avait pas l'habitude des grands discours. D'un naturel timide, elle préférait l'écoute à la parole. Poser des mots sur la nébuleuse d'émotions qui l'avaient traversée était un exercice vertigineux, son voyage aussi. Revoir Paris avait été aussi douloureux que merveilleux. Trente ans après son départ précipité de la capitale, la ville avait subi une métamorphose à peine imaginable. Elle se rappelait encore son dernier coup d'œil posé sur la ville, et de cette petite larme de tristesse et d'azote qu'elle avait déposée sur le béton armé. Le souvenir était intact. Ça et la chaleur écrasante qui avait rendu Paris inhabitable. Et puis la voix de sa fille qui la pressait de partir. Sans elle, aurait-elle quitté la ville ? Pendant des mois, elle avait résisté à l'*été sans fin* qui s'était abattu sur la ville. Mais son corps ne parvenait plus à s'adapter. Tout était devenu insupportable, les gestes du quotidien impossibles, les refuges d'ombre et de fraîcheur perdus. Fuir était devenu vital. Pourtant, dans ce paysage hostile résidaient tous les pans de la vie de Geneviève. Ses premiers pas, ses gamelles, ses coups de gueule et de cœur, ses plus secrètes peurs, sa vie entière était inscrite dans les rues et dans les squares de la cité, jusqu'à dans ses plus petits interstices. Partir c'était s'arracher à eux, c'était s'arracher à elle.

- Bonsoir Geneviève.

Léon et Moïa venaient tout juste d'arriver. Comme eux des dizaines de personnes s'installaient autour du cyprès pour se laisser conter le récit. Curieuse, bruyante, souriante, cette petite foule n'en restait pas moins impressionnante. Geneviève sentait en elle monter une salve de palpitations. *Crescendo*.

- Vallois, valloises...

La porte-voix de l'assemblée s'adressa aux habitants de la vallée, laissant à l'héroïne de la soirée un temps supplémentaire pour se préparer. Geneviève avait le souffle court, des bourdonnements dans les oreilles, et une furieuse envie de se téléporter. Impossible. Alors, quand ce fut à son tour de parler, sans masquer ses tremblements, elle débuta son récit.

*

Léon ne connaissait pas Paris. Il n'avait aucune image de la ville pour en rêver la nuit. Aussi les paroles de Geneviève le captivaient, l'émotion dans sa voix aussi. Elle masquait des sanglots, mais était-ce de tristesse ou de joie ? Sa voix cultivait le mystère. Et ce gros bocal en verre aussi, qui intriguait le garçon. « *Mais qu'est-ce que c'est ?* » demanda Léon à son amie.

- Ce sont des lentilles, répondit Geneviève.

Le jeune homme rougit et reposa aussitôt le pot.

- Désolé je ne voulais pas...
- Ce n'est rien, j'allais vous en parler. C'est un petit souvenir que j'ai ramené pour vous. Elles ont été cultivées à quelques kilomètres à l'ouest de Paris. Dans les plaines du Mantois, la lentille y est reine désormais. C'est une variété très ancienne, redécouverte il y a quelques années et qui résiste étonnamment bien aux épisodes de sécheresse. En plus c'est un régal !

Elle adressa un sourire complice à Léon dont l'appétit commençait à se creuser.

- C'est le seul aliment que j'ai pu ramener, les fruits et légumes frais n'auraient pas supporté le voyage. J'ose à peine y croire encore mais Paris est devenu un véritable potager à ciel ouvert. Comment aurais-je pu imaginer un jour retrouver de l'espoir et de la vie dans cette ville sinistrée ? J'avais laissé derrière moi un territoire suffoquant, hostile et dangereux à la fin des années 20. Tandis que la ville se vidait de ses habitants, une partie de la population parisienne resta sur place, faute d'argent et de solution de refuge. Et ces gens-là furent animés d'une force de vie incroyable. Bon nombre de bâtiments laissés à l'abandon furent détruits, tout comme les routes inutilisées, le sol mis à nu. Partout où ils pouvaient, ils plantèrent des arbres, laissèrent la végétation pousser, la biodiversité prospérer. Il ne leur restait plus rien, sinon leur dignité, et une folle créativité. Année après année, ils redessinèrent le visage de la ville, des cadastres aux institutions politiques. Et alors que Paris était devenu un terrain vague géant, une zone fantôme terrifiante, la capitale commença à se reboiser, se repeupler. *Fluctuat nec mergitur*. La devise de la ville retentissait dans le cœur de ses habitants plus que jamais sans doute. Et cette force tranquille attisa la curiosité. Une nouvelle urbanité avait vu le jour et faisait rêver de nouvelles générations, comme Louve, ma petite-fille. Elle qui avait passé les premiers mois de sa vie à Paris, dans le ventre de sa mère, rêvait d'arpenter à son tour ses rues, d'y forger des souvenirs.

Geneviève, qui sentait ses membres ankylosés après ce long exposé, assise par terre, se releva. Elle s'appuya tout contre le cyprès. Sans doute, l'arbre devait sentir battre le cœur de la femme. Un battement lent et apaisé. Après quelques minutes confiées au silence, elle reprit son récit :

- Les premiers jours passés en ville, Louve me fit visiter la capitale. Fermes urbaines, rues-forêts, maisons igloos, théâtres champêtres... Mais ce que je souhaitais le

plus et redoutais tout autant, c'était revoir mon petit coin d'est parisien. La silhouette de chaque rue était restée gravée dans ma mémoire, l'image de mon immeuble aussi. Qu'était-il devenu ? Et la bouche de métro à ses pieds, le café d'à côté ? Depuis mon départ, ces questions me hantaient. Et puis un soir Louve m'emmena voir les Buttes Chaumont. Nous prîmes un boulevard qui prenait des airs de forêt urbaine. Tout un tas d'essences s'y côtoyaient, changeant des allées de platanes que j'avais connues. Je n'avais jamais trouvé cet arbre très joli, mais j'avais pour lui un tendre souvenir car sa généreuse ramure m'avait protégée de nombreuses canicules. Certains se dressaient encore fièrement dans la rue. Était-ce l'ancien boulevard de la villette ? Les noms de rues avaient souvent changé et j'avais beaucoup de mal à me repérer. Les Buttes Chaumont aussi. Adieu le paysage romantique, la nature mise en scène et faussement chaotique. Il y avait maintenant de superbes collines boisées, des prairies parfumées, et des dizaines de talus cultivés. J'étais déboussolée. Moi qui avais l'habitude de sillonner les Buttes, je ne reconnaissais plus rien, si ce n'est les fantaisies architecturales du XIX^e siècle, que les habitants avaient tenu à conserver. Mais le plus impressionnant n'était pas devant mes yeux, mais sous terre. Sous le réseau infini et superbe des mycorhizes se cachait un autre monde, à échelle humaine. Lors de notre visite, Louve m'indiqua un passage pour s'enfoncer dans les profondeurs du parc. Une cascade désaffectée servait de porte d'entrée à cet univers magique. À quelques mètres en-dessous du sol, un vaste réseau de galeries s'étendait. On y trouvait des lieux de repos, de loisir, de travail et de culture, et des champignons de Paris, bien sûr. Les galeries de cette ancienne carrière avaient été à nouveau creusées, consolidées et aménagées durant *l'été sans fin*. Certaines étaient même recouvertes de peintures, témoins des nouveaux mythes qui guidaient les citadins. À Paris, la vie s'était réinventée sous terre à la fin des années 20. Parkings, caves, anciennes carrières, tous ces espaces avaient servi d'abris pour les Parisiens. Ils y passaient les longues après-midis de chaleur au frais, et sortaient une fois la nuit tombée. Un nouveau rythme de vie s'était installé. Chaque mois de l'année où la chaleur devenait à nouveau difficile à supporter, la vie souterraine reprenait, notamment dans les quartiers où la végétation était encore jeune et les immeubles mal isolés, les *vieux hauss* comme on les appelait. Les reliques du Paris haussmannien étaient devenues des antiquités mal adaptées. Mais les détruire était trop coûteux et trop douloureux. Au fil des années, on les transformait pour les rendre plus habitables. J'aimais mieux ça... Ma petite fille aussi. Du bout du doigt, Louve me montra l'un d'entre eux une fois revenue à la vie aérienne. C'est ici que...

Une carte de Paris à la main, Léon s'inventa la fin du récit. Il s'imaginait l'ancienne capitale durant ces périodes d'hibernations estivales. Il se remémorait les histoires des premiers confinements, de ces villes désertées d'humains et repeuplées d'animaux. C'était peut-être

comme cela Paris au mois d'août ? On y croisait peut-être un cervidé au détour du théâtre de la colline, un crapaud calamite à l'entrée du marais et des gangs de mouettes le long de la Seine. *Qui sait ?* bercé par cette pensée et le son de la pluie, il oublia bientôt Moïa et les autres qui s'étaient éloignés et mis à danser. Geneviève avait raison, Paris faisait de nouveau rêver...